

*Des nouvelles de l'« immonde », n° 18*

**Claude Léger**

## **De la république compassionnelle**

Longtemps je me suis couché... en me disant qu'il faudrait bien qu'un jour je me décide à mettre un terme, un point final à cette chronique qui m'asservit. Je ne dirai pas qu'elle m'assomme, même si je viens de l'écrire : c'est bien là le piège de l'écriture. Il serait plus juste d'écrire qu'elle me pompe. Vous pouvez déjà vous douter que j'ai quelques raisons de me trouver de méchante humeur. En fait, je voudrais déroger au style habituel de mon exercice mensuel, mais je ne sais pas comment m'y prendre. C'est l'indice d'un embarras, le même que j'ai éprouvé en entendant le président de la République, le 2 décembre dernier, à l'EPS Érasme d'Antony, Hauts-de-Seine, département dont il avait auparavant présidé le conseil général.

Il faut préciser que ma chronique doit être impérativement livrée la dernière semaine du mois précédant la parution du *Mensuel* et que je ne serai peut-être plus dans le même état d'esprit lorsque vous la lirez. Aujourd'hui, je suis blessé de m'être senti obligé d'écouter ce discours, au milieu de ceux qui avaient été conviés, du fait de leurs responsabilités institutionnelles, à venir entendre de leurs oreilles qualifiées les propos du président de la République sur l'hospitalisation psychiatrique.

Pris dans cette nasse, mes collègues et moi-même avons commencé par échanger des regards incrédules tandis qu'en face de nous, du haut d'une tribune au fond de laquelle on avait pris soin d'aligner une brochette de figurants, un petit homme en costume d'ordonnateur s'agitait avec force mimiques et un mouvement singulier du bras droit qui l'aidait à scander certaines de ses paroles les plus fortes : c'est un développement saccadé du bras qu'il étend au fur et à mesure que la phrase se déroule, à la façon de certains professionnels du prétoire, bien que sans doute moins ample que chez

ceux qu'on appelle « ténors du barreau ». Il manifestait sa compassion pour les proches d'un disparu et interpellait la communauté : « J'ai été choqué de ne pas entendre beaucoup de mots pour la famille de la victime ! » Il faut dire que la victime « avait eu le malheur de croiser le chemin de l'assassin » et que l'assassin en question était « une personne éminemment dangereuse [...] qui avait déjà commis plusieurs agressions très graves ». L'homme en noir demandait qu'on se mît à sa place : « Je dois répondre à l'interrogation des familles des victimes que je reçois. » Je comprenais pourquoi il semblait si sérieux, si préoccupé : il devait sans doute repartir très vite, dès la fin de sa longue homélie, pour aller recevoir d'autres familles, d'autres victimes. C'est sans doute aussi pourquoi il annonçait, l'air irrité, qu'il allait mettre un terme au laxisme qui avait préludé à ce drame. Cela suffisait !

Il était d'autant plus urgent d'intervenir que le 13 décembre, un samedi soir, « [des jeunes d'Antony] ont débarqué au Plessis-Robinson, munis d'armes de poing » et ont laissé l'un d'entre eux, assommé, dans le coma. « On a retrouvé sur les lieux trois marteaux dont un brise-vitres. » Mais ce n'est pas tout : « Une autre bagarre a eu lieu la même nuit entre des jeunes de cette ville [Antony] et d'autres de Bagneux. Il s'agirait de jeunes ayant tenté de s'introduire dans une fête. L'un d'eux a été interpellé en possession d'un fusil à grenaille <sup>1</sup>. » On comprend mieux alors le souci du président de la République de sécuriser les hôpitaux psychiatriques et d'abord celui d'Antony, car, si les jeunes de la commune débarquent avec ceux de Bagneux et du Plessis-Robinson pour faire la fête à l'EPS Érasme, avec armes de poing et fusils à grenaille, les schizophrènes ne feront pas le poids.

Cela me fait penser à un patient qui a étranglé sa mère, il y a de nombreuses années, et dont le passe-temps favori est la méditation transcendantale, technique qu'il avait acquise en Californie, dans les années ayant précédé son passage à l'acte. Il a trouvé à l'hôpital le lieu privilégié pour sa pratique et ne souhaite surtout pas en sortir. D'ailleurs, le voudrait-il que je doute fort qu'on (deux experts) l'y autorise. Il pense plutôt qu'il en sortira un jour les pieds devant, pour être conduit au cimetière, ainsi qu'il me l'a annoncé, avec un

1. *Libération* du 15 décembre 2008.

sourire résigné : « Là où mes potagers, où mes potirons. » Il a dû répéter en scandant : « mes potes âgés... mes potes iront », pour que je saisisse le sel de sa phrase. De temps à autre, il fait un passage en UMD (unité pour malades difficiles), ce qu'on appelle un séjour de rupture, car il se trouve régulièrement une infirmière à qui il fait peur. Il n'a nul besoin d'être agressif, il suffit qu'il s'intéresse un peu plus à elle qu'à d'autres, qu'il lui fasse quelque plaisanterie un peu galante, pas même grivoise, pour que l'ombre de l'étrangleur réapparaisse. Il a accepté depuis longtemps le principe de ces séjours en UMD. Cela lui permet de rompre la routine de sa vie asilaire, dont il mesure les jours à la taille de ses cheveux et de sa barbe. Il se les fait couper deux fois par an : une fois avant l'été, l'autre avant Noël, pour ne pas ressembler au Père du même nom. Il a un fils que j'ai rencontré, il y a quelques années, parce qu'il voulait avoir mon avis sur son absence de contacts avec son père : il redoutait que celui-ci ne se sentît coupable de n'avoir pu l'élever et préférait se faire oublier. Qui est victime, et de qui ou de quoi ? L'auteur du parricide ? Après avoir essayé en vain de se faire massacrer par des codétenus alors qu'il était incarcéré, il s'est enfermé lui-même pour le reste de ses jours dans un lieu où aucune peine ne se purge jamais. De la seule victime, au sens pénal du terme, je serais tenté de dire, d'après certaines confidences du patient, qu'elle l'avait bien cherché.

Il va peut-être devenir indispensable, pour traiter sérieusement de ces questions, de faire un DU de victimologie. Il n'est plus besoin, pour se former, d'aller à Montréal. Le Laboratoire d'éthique médicale et médecine légale de Paris-V dispense un diplôme universitaire de 3<sup>e</sup> cycle, ainsi qu'un autre, de psychotraumatologie, ouvrant tous deux la voie (royale ?) vers un master professionnel dédié à « la prise en charge des victimes et des auteurs d'agression ». On attend avec impatience le master qui formera à la prise en charge des familles de victimes, pour une approche globale.

Il va falloir se former en vitesse, car on peut devenir une victime en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. On sent que le Président, malgré ou à cause de tous les conseils qui lui sont prodigués, avec ou sans oreillette, pourrait devenir lui-même une victime de choix. Enfin, pas forcément celle d'un régicide, mais plutôt d'un expert mal informé, qui n'aurait pas lu les *Écrits* : « Chez l'homme "affranchi" de la société moderne, voici que ce déchirement révèle

jusqu'au fond de l'être sa formidable lézarde [...]. C'est cette victime émouvante, évadée d'ailleurs irresponsable en rupture du ban qui voue l'homme moderne à la plus formidable galère sociale, que nous recueillons quand elle vient à nous, c'est à cet être de néant que notre tâche quotidienne est d'ouvrir à nouveau la voie de son sens dans une fraternité discrète à la mesure de laquelle nous sommes toujours trop inégaux<sup>2</sup>. »

Ces lignes de Lacan, conclusives de son rapport de 1948 sur « L'agressivité en psychanalyse », auraient pu servir à mettre en garde le Président.

Jugez vous-mêmes de son imprudence : « J'ai bien conscience que ce sont des sujets [il s'agit de l'hospitalisation psychiatrique] qu'il n'est pas raisonnable, pour un président de la République, d'évoquer. Pourquoi, m'a-t-on dit, vas-tu te mettre là-dedans ? Tout le monde s'y est cassé les dents. Je vais me mettre là-dedans car cela est indispensable. Et, justement, parce que c'est difficile, c'est mon rôle d'y aller... » Vous voyez, je n'exagère pas. Il a même fallu retirer ce passage de la version diffusée par les services de la présidence. Des fois que cela donnerait des idées à un casseur de dents ! On comprend mieux pourquoi le Président n'a pas été autorisé à aller serrer chaleureusement la pince des patients, comme il est de coutume lorsqu'un président visite un hôpital.

### *Post-scriptum*

Le 29 décembre, l'APM (Agence de presse médicale) signalait qu'on recherchait toujours un schizophrène dangereux – pour ne pas dire un dangereux schizophrène – hospitalisé d'office, qui avait fugué de l'hôpital Édouard-Toulouse de Marseille. La gendarmerie quadrillait deux départements pour le retrouver, avant qu'il ne soit trop tard. On apprenait, par la même occasion, que le patient aurait dû bénéficier d'une « permission » (ce terme est emprunté au vocabulaire pénitentiaire) pour fêter Noël en famille, mais qu'elle lui avait été refusée par le préfet, le 24 décembre.

Le surlendemain de cette échappée, un autre patient du même hôpital, « jugé non dangereux », s'était évadé en pyjama, pour être retrouvé l'après-midi même dans les quartiers Nord de Marseille.

2. J. Lacan *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 124.

Celui-ci n'avait pas fugué, mais s'était bel et bien évadé, puisqu'il était hospitalisé d'office par transfert de la prison des Baumettes, où il était précédemment incarcéré pour vols avec effraction. Les quartiers Nord évoquent d'emblée la délinquance et les petits trafics. Du reste, le patient en question n'a que 19 ans : c'est chichons et compagnie ; c'est aussi l'âge où se déclenche ce qu'on appelle une schizophrénie.

Le premier, quant à lui, a 38 ans et déjà une carrière derrière lui. Il est des Hautes-Alpes, du côté de Gap. C'est là qu'il a estourbi à la hache le compagnon de sa grand-mère en 2004, après une première tentative de meurtre en 2001. Il vient plutôt de l'univers rural, du genre Pierre Rivière : la Santé mentale, c'est pour la grande ville. Mais il a eu le temps d'apprendre les mœurs urbaines ou la culture des séries télévisées : « Il est probable, indique en effet la direction de l'hôpital dans un communiqué produit de façon préventive, que ce patient a provoqué une alarme incendie, déclenchant l'ouverture d'une trappe de désenfumage en toiture, par laquelle il a pu sortir. » Comme quoi on peut être schizophrène, dangereux et en plus agir avec préméditation.

Tous ces détails nous sont connus grâce à l'agence Reuters, puisque les agences de presse ont désormais du grain à moudre avec les schizophrènes, qui vont sans doute nous étonner au fil des dépêches d'agences, surtout depuis que l'on sait que la schizophrénie est une maladie complexe, polygénique et multifactorielle, à effet de seuil, « qui permet d'intégrer les facteurs environnementaux dans l'étiologie de la maladie, par interaction », selon le professeur F. Thibaut du CHU C.-Nicolle, INSERM U614 (Rouen).

### **Dernière minute**

Dépêche du *Monde* en ligne, le 1<sup>er</sup> janvier 2009 : « Le schizophrène jugé dangereux, échappé vendredi de son hôpital psychiatrique, a été arrêté ivre dans un bar d'Aix-en-Provence. » Faute d'avoir pu fêter Noël en famille...